

1.

La morale. Aux sources de la vision de Keynes

Nous rejetions complètement les mœurs du temps, les conventions et la sagesse traditionnelle. Nous étions, si l'on peut dire, des immoralistes, au sens strict du terme. Il fallait bien sûr prendre en considération les conséquences d'être démasqués pour ce qu'elles valaient. Mais nous ne nous reconnaissons aucune obligation morale, aucun devoir intime de se conformer ou d'obéir. Devant Dieu nous affirmions être notre propre juge en ce qui nous concerne. [...] Quant à moi, toutefois, il est trop tard pour changer. Je demeure, et demeurerai toujours, un immoraliste.

« My Early Beliefs », 1938

Le contrôle des naissances et l'emploi de méthodes contraceptives, les lois sur le mariage, le traitement des délits et anomalies sexuels, la situation économique de la femme et celle de la famille : dans tous ces domaines, la législation et la morale officielle sont encore moyenâgeuses ; elles ne sont pas plus accordées à l'opinion et au mode d'existence de l'homme civilisé, qu'à ce que les individus, instruits ou non, se disent en privé.

« Suis-je un libéral ? », 1925

Victoria accède au trône de Grande-Bretagne et d'Irlande en 1837, à l'âge de dix-huit ans, et devient impératrice de l'Inde en 1871. Elle règne jusqu'en 1901. Son jubilé de diamant, en 1897, symbolise le triomphe de l'Angleterre victorienne. Son règne accompagne la victoire du laisser-faire à l'intérieur des frontières britanniques. L'abolition, en 1846, des lois qui entravaient l'importation

du blé marque l'avènement du libre-échange, que complète l'abrogation, en 1849 et 1854, des lois de navigation protectionnistes, dont la première avait été proclamée par Cromwell en 1651¹. Réclamée depuis la fin du XVIII^e siècle par les industriels, appuyés par la plupart des économistes, dont Ricardo, et combattue par les propriétaires terriens, la suppression des lois sur les blés consacre la montée en puissance de la bourgeoisie industrielle. Un traité de libre-échange entre les ennemis héréditaires que sont la France et l'Angleterre est signé en 1860. L'industrialisation, amorcée à la fin du siècle précédent, s'accélère, stimulée par le chemin de fer qui a fait son apparition en 1830. En 1834, un amendement à la loi sur les pauvres, qui liait l'assistance aux indigents à l'internement dans des maisons de travail, où les conditions étaient délibérément rendues difficiles, accélère la formation du marché moderne du travail². La classe ouvrière s'organise. Les lois sur les associations votées en 1824 et 1825, bien qu'avec plusieurs restrictions, dont l'interdiction du droit de grève, facilitent la création de syndicats (*trade unions*). La Charte du peuple, publiée en 1838, réclame le suffrage universel pour les hommes et donne naissance au mouvement chartiste qui sera actif pendant une dizaine d'années.

Le traité de Vienne, qui met fin aux guerres napoléoniennes en 1815, marque le début d'un énorme mouvement d'expansion coloniale de l'Angleterre, qui voit doubler la surface de son Empire en un siècle. Elle exerce sa domination, à la veille de la Première Guerre mondiale, sur le quart de la population du globe. Au-delà des frontières de son Empire colonial, l'Angleterre, ou plus précisément la City de Londres, domine financièrement le monde. Le système monétaire international repose sur l'étalon-or et une livre sterling dont la

1. En vertu de l'Acte de 1651, toute marchandise importée en Angleterre devait l'être sur un navire anglais.

2. La première loi sur les pauvres date du règne d'Élisabeth, en 1597. C'est en 1722 qu'a été instauré le système des maisons de pauvres (*workhouses*), à mi-chemin entre l'asile et la prison. En 1795, compte tenu de la hausse du prix du blé provoquée par les guerres napoléoniennes, l'amendement dit de Speenhamland, du nom de la localité où fut prise cette décision, liait le montant de l'aide apportée au prix des denrées de base et à la taille de la famille concernée. Durement critiqué par Malthus et les autres économistes classiques, ce système fut abrogé en 1834. Voir à ce sujet Polanyi (1983), fresque magistrale des transformations brièvement évoquées dans notre texte. À bien des égards, les analyses de Keynes et de Polanyi convergent.

valeur or, fixée en 1717 par un maître de la monnaie du nom d'Isaac Newton, ne bougera pas, en dehors de quelques périodes de crise, jusqu'en 1931. C'est à la suite de la guerre franco-prussienne de 1871 que le système d'étalon-or, adopté par les États-Unis en 1873, s'impose à travers le monde. Victoria laisse à sa mort, en 1901, un pays devenu la première puissance économique, politique et militaire du monde.

Dans un texte de jeunesse, datant probablement de l'été 1899, Keynes fait l'éloge du « règne stable et constitutionnel de Victoria » (1899-1, p. 4), qui a permis à l'Angleterre de jouir de la paix et de la prospérité, a fait triompher le libre-échange et assuré le progrès de la moralité et de l'éducation, sous l'influence bénéfique de l'Église. Le ton changera par la suite, alors que Keynes et ses amis se feront les critiques impitoyables de l'ordre victorien. Dans le livre qui l'a rendu célèbre, *Les Conséquences économiques de la paix*, publié en 1919, Keynes a peint un tableau magistral de cet âge d'or du laisser-faire et de l'étalon-or, tout en montrant que ce système était un colosse aux pieds d'argile. Il disséquait aussi l'idéologie qui le cimentait¹.

LA MORALE VICTORIENNE

Conformément aux règles de la monarchie constitutionnelle établies à la fin du XVII^e siècle, la reine Victoria régnait tandis que ses ministres gouvernaient, le pouvoir alternant entre libéraux et conservateurs, alors appelés *whigs* et *tories*². Victoria suivait néanmoins de très près les affaires de la nation et exerça, pendant son long règne, un réel pouvoir politique. Mais elle jouait avant tout le rôle de gardienne des institutions, de symbole et de conscience de la nation, et c'est à ce titre qu'elle a donné son nom à un ensemble de phénomènes sociaux, culturels et idéologiques qui accompagnèrent l'âge d'or du capitalisme anglais.

Le mot « victorien » est entré dans la langue française en 1916 pour désigner tout ce qui a trait au règne de Victoria et en particulier

1. Nous reviendrons sur les circonstances de rédaction de ce livre et son contenu dans le quatrième chapitre.

2. Voir l'intermède 2.

ses caractéristiques culturelles et sociales. On parle ainsi de littérature, de poésie, de peinture ou d'art décoratif victoriens. Mais c'est avant tout à la morale que renvoie l'expression. La société victorienne était conservatrice, marquée par la domination de valeurs puritaines. Ce rigorisme, qui caractérise bien d'autres cultures morales et religieuses, concerne en premier lieu les affaires sexuelles. La sexualité, considérée comme dangereuse, doit être exclusivement liée à la procréation. Victorien avant l'heure, le révérend Thomas Robert Malthus prônait la contrainte morale pour réguler les rapports entre la croissance de la population et la disponibilité des vivres.

Dans cette société, les relations homosexuelles étaient, bien entendu, condamnées. En 1885, alors que le Parlement débattait d'une loi pour élever l'âge de consentement légal à une relation hétérosexuelle, le député Henry Labouchere a proposé un amendement en vertu duquel tout acte de « grossière indécence » entre hommes, en privé comme en public, était criminel et pouvait être sanctionné de deux années de travaux forcés, la sodomie étant par ailleurs punissable de prison à vie¹. C'est en vertu de cet amendement qu'Oscar Wilde fut condamné en 1895 à deux années de travaux forcés, après lesquelles il s'exila en France où il mourut un an avant Victoria. Keynes et ses amis ont tiré la leçon de ces événements². Keynes fut pris de panique lorsque des rumeurs sur ses activités homosexuelles commencèrent à circuler alors qu'il était employé au Bureau des affaires indiennes. Il écrit à Lytton Strachey, le 12 avril 1907 : « J'ai toujours été un modèle de discrétion – ni un mot ni un indice [...]. Mais je ne doute pas que maintenant, bien qu'on soit trop poli pour en faire état, tout le monde en Angleterre est parfaitement au courant

1. Cet amendement n'a été abrogé qu'en 1967 et, en 2000, l'âge légal pour les relations homosexuelles a été abaissé à seize ans, soit le même âge que pour les relations hétérosexuelles.

2. Le philosophe Lowes Dickinson, membre de la Société des apôtres (pour une description de cette société, voir l'intermède 1), écrit dans un compte rendu du *De Profundis* d'Oscar Wilde en 1905, dans la *Independent Review* : « Toute société a le devoir [...] d'exercer un contrôle sur les relations sexuelles dans l'intérêt des enfants qui en naîtront. Mais tout ce qui va au-delà de cela est une question de morale privée et de goût. [...] Et notre loi sur le sujet en question n'est qu'une survivance de la barbarie, qui ne s'appuie pas sur la raison mais sur les seuls préjugés » (cité par Wilkinson 1980, p. 51).

de tout. [...] Mais – dans l'état actuel de l'opinion publique – *damn and damn and damn* ».

À cette conception de la sexualité s'associe une perception de la famille comme un univers clos régi par des règles strictes, et une hiérarchie dans laquelle l'homme occupe la première place et les enfants sont considérés comme les possessions de leurs parents. En même temps, le victorianisme se caractérise par une hypocrisie qui est source d'inspiration pour nombre d'œuvres littéraires et dont Lytton Strachey, dans *Victoriens éminents* (1918) et *La Reine Victoria* (1921), offre un portrait au vitriol. Cette hypocrisie permet de sauver les apparences tout en libérant des pulsions qui, autrement, conduiraient à des névroses dangereuses et parfois mortelles. L'Angleterre victorienne a ainsi produit à la fois Florence Nightingale et Jack l'Éventreur¹. La gardienne de cet ordre n'était elle-même pas exempte d'imperfections et ne respectait pas toujours l'austérité et la chasteté qu'elle tentait d'imposer à son peuple².

Au-delà du sexe et de la famille, l'idéologie victorienne prétendait aussi organiser les rapports sociaux, en particulier les codes qui régissent les relations entre les classes sociales, entre les familles et leurs domestiques. Premier pays à avoir fait sa révolution bourgeoise, l'Angleterre est tout de même demeurée une société très hiérarchisée, comme le sont du reste plusieurs pays européens. Le système scolaire est l'un des instruments du maintien de ces clivages sociaux ; les fils d'ouvriers sont peu nombreux à fréquenter les *public schools*³. Même les loisirs sont différenciés. La morale sexuelle concerne plus les classes aisées que les classes populaires, dont on considère qu'elles sont dépourvues de vertu et de volonté, l'alcool et le sexe constituant

1. Voir Chesnay (1970).

2. La reine, qui se faisait verser une bonne rasade de whisky dans son thé de l'après-midi, aimait les bals qui se terminaient tard et appréciait la Côte d'Azur. Après la mort du prince consort Albert, tout en déclarant que sa vie était devenue une vallée de larmes, elle sut tout de même trouver un réconfort, entre autres, auprès de son valet écossais John Brown. Dans une bibliographie très abondante, voir en particulier Alexandre et de l'Aulnoit (2000), et Strachey (1921).

3. Il s'agit en fait de « *senior independent schools* », le terme « *public* » venant de leur origine caritative, précédant la mise en place d'un système d'éducation d'État. Les *public schools*, qui regroupent environ 7 % des étudiants britanniques, sont aujourd'hui des écoles financées de manière privée par les parents. Keynes a fait ses études pré-universitaires à Eton College, une *public school*.

des compensations pour des conditions de vie misérables. Dans les classes dominantes, la morale victorienne s'adresse avant tout aux femmes. On admet implicitement que les hommes, même très honorables, puissent assouvir certaines pulsions avec des femmes d'un autre monde. C'est ainsi que la prostitution, y compris masculine, fleurissait dans la Londres victorienne.

Alors que Keynes et les iconoclastes de Bloomsbury jetaient par-dessus bord les traditions sexuelles et familiales, ils demeuraient attachés aux clivages sociaux de l'univers victorien¹. Face aux ouvriers, ils manifestaient ainsi une condescendance paternaliste mêlée de mépris. La plupart, quel que soit le niveau de leurs revenus, avaient à leur service deux ou trois domestiques, parfois plus, comme dans le cas de Keynes. À sa naissance, ses parents employaient trois personnes dont l'une s'occupait à plein temps du nouveau-né. Le journal de Neville Keynes fait état de nombreuses complications avec la gestion de ce personnel. Celui de Virginia Woolf fourmille de remarques sur les difficultés qu'elle rencontre avec ses domestiques issus des « classes inférieures² ». Cette attitude s'étendait aux relations entre nations, entre l'Angleterre et le reste du monde. L'impérialisme victorien était fortement imprégné de la conscience d'une supériorité naturelle de la nation anglaise. On retrouve cette vision chez Keynes et ses amis, pour qui le centre de la civilisation se situe quelque part entre Cambridge, Londres et le Sussex. À mesure qu'on s'en éloigne, les lumières de l'esprit perdent de leur éclat.

La morale s'étend enfin à l'économie. Ainsi, pour Keynes comme pour Freud, les questions de sexe et d'argent sont étroitement reliées et objets de la même hypocrisie³. Adam Smith, qui était sans doute un homme vertueux, avait écrit qu'une nation, comme un individu, s'enrichit en travaillant et en épargnant. Il opposait à la frugalité la prodigalité et la mauvaise conduite : « Tout prodigue paraît être un ennemi du repos public, et tout homme économe un bienfaiteur de l'humanité » (Smith 1776, vol. 1, p. 428). Le capital s'accroît « insensiblement et dans le silence par l'économie privée et la sage

1. Voir l'intermède qui suit.

2. On reprochait à Lydia Lopokova, devenue l'épouse de Keynes en 1925, sa trop grande familiarité avec les domestiques, qui découlait du fait qu'elle avait été élevée dans un autre pays, la Russie, et dans un milieu modeste.

3. Nous reviendrons sur ces questions dans le chapitre 5.

conduite des particuliers, par cet effort universel, constant et non interrompu de chacun d'eux pour améliorer leur sort individuel» (*ibid.*, p. 433-434). Ces phrases, énoncées en 1776, à l'aube de la révolution industrielle, forment le pilier de la morale économique victorienne. L'entrepreneur frugal est une des images mythiques de cet univers, au même titre que l'ouvrier alcoolique et grossier, qui manque justement des vertus lui permettant d'accéder à un monde meilleur. L'un des plus grands chroniqueurs de la société victorienne, Charles Dickens, en a justement dénoncé la tartuferie morale tout autant que le sort qu'elle réservait aux pauvres et aux faibles.

Keynes n'a cessé de dénoncer cette « psychologie de la société » à laquelle il a consacré certaines de ses pages les plus éloquentes : « Ainsi, ce système remarquable reposait pour se développer sur une double supercherie. [...] Le devoir d'« épargner » représenta bientôt les neuf-dixièmes de la vertu, et l'agrandissement du gâteau l'objet de la vraie religion. Autour de la non-consommation du gâteau s'épanouirent tous les instincts d'un puritanisme qui, en d'autres temps, s'était retiré du monde et avait négligé aussi bien l'art de produire que celui de se distraire » (Keynes 1919-1, 2000-2, p. 32-33).

UNE MORALE SANS RELIGION

L'unanimité était loin de régner, chez les penseurs de l'époque victorienne, sur l'idéologie dont nous venons d'esquisser les grands traits. Le fondement de cette idéologie était religieux. Mais, justement, pour plusieurs de ces penseurs, Dieu était mort ou à l'agonie. L'anglicanisme, qui avait pris sa forme définitive avec la promulgation en 1563, par Élisabeth I^{re}, des trente-neuf articles auxquels les membres des universités anglaises devaient déclarer leur adhésion, était en crise. Le mouvement d'Oxford cherchait à briser le lien entre l'Église et l'État en se rapprochant du catholicisme auquel se convertirent les futurs cardinaux Newman en 1845 et Manning en 1851¹. Déjà du temps d'Élisabeth, les puritains, presbytériens rigoureux, critiquaient l'épiscopat anglican, prônaient une simplification des rites, un retour aux sources de la foi et de la morale qui leur a valu

1. Manning fut l'une des cibles de Lytton Strachey dans *Victorians éminents*.

leur surnom. Cromwell fut l'un des plus illustres représentants de cette communauté¹. Persécutés, plusieurs puritains ont pris, à partir du début du XVII^e siècle, le chemin des Amériques où leur influence se fait sentir jusqu'à ce jour.

Une loi édictée en 1593 prévoyait la pendaison pour ceux qui ne se conformaient pas aux règles de l'Église établie. C'est ainsi qu'est née l'expression « non-conformiste » (*nonconformist*) pour qualifier d'abord les puritains et, par extension, tout protestant qui ne se conforme pas à la doctrine et à la discipline de l'Église anglicane. Il se trouve que plusieurs personnages de notre histoire font partie de la mouvance non-conformiste, à commencer par les parents de Keynes. Non-conformiste ne signifie donc pas nécessairement non-croyant et des pasteurs peuvent être non-conformistes, comme c'était le cas du grand-père maternel de Keynes, John Brown, qui était même considéré comme l'évêque non-conformiste de sa région². On les appelait aussi anciennement les dissidents (*dissenters*). La dissidence donna elle-même naissance, à la fin du XVIII^e siècle, à un mouvement politico-philosophique qui joua un rôle important dans l'Angleterre du XIX^e siècle : le radicalisme³. Influencés par les révolutions française et américaine, les radicaux, qu'on appelait les jacobins anglais ou encore les dissidents rationalistes, prônaient le libéralisme et la recherche du bonheur, proclamaient leur foi dans la raison, le progrès et les droits naturels de l'homme, réclamaient le suffrage universel. Ils exigeaient une réforme radicale du système d'éducation pour qu'il échappe à l'emprise de l'orthodoxie religieuse et du conservatisme politique et forme des individus capables de réaliser librement leurs désirs et d'atteindre le bonheur. C'est en 1828 que furent accordés aux non-conformistes les mêmes droits politiques qu'aux anglicans ; un an plus tard, l'égalité fut aussi accordée aux catholiques, alors que les juifs ne l'obtinrent qu'en 1858. Aucun de ces groupes n'avait toutefois accès aux plus hautes fonctions de l'État.

1. Keynes a consacré un de ses écrits de jeunesse à Cromwell (1901-1). Nous y reviendrons dans le chapitre 3.

2. Voir à ce sujet Brown (1988).

3. Voir à ce sujet Halévy (1900-4).